

reint à Paris et à quelques églises qui avoisinent, les diocèses du centre et du midi du royaume ne connaissent point cet usage, qui, dans les premiers siècles a été observé, de temps immémorial.

IV.—VARIÉTÉS.

Anciennement, dans le monastère de Fontevrault, le jour de St. Thomas apôtre, après l'office, le chantre annonçait le Noël par un *preconium* pareil à celui de l'Épiphanie pour préconiser le saint jour de Pâques.

La Vigile de Noël a été toujours observée. St.-Césaire la recommande dans sa règle monastique, où il dit qu'il faut veiller depuis la troisième heure de la nuit jusqu'au jour. Lorsque à cause des abus qui se commettaient dans les vigiles des fêtes on les supprima, celle de Noël fut expressément exceptée de la mesure générale. On y représentait autrefois la naissance du Sauveur par des drames où figuraient des personnages qui jouaient le rôle de St.-Joseph, des bergers, etc. Les abus qui en résultaient les firent abolir. Il y a cependant encore en certaines églises la *pastourelle* ou office des pasteurs qui est une espèce de dialogue chanté par les enfans de chœur et les chantres. Dans un grand nombre d'églises de campagne, surtout en Provence et en Languedoc, on chante, pendant la messe de minuit, des cantiques appelés *Noëls*. On figure une crèche dans laquelle est couché un petit enfant. Pourvu que ces usages soient maintenus dans de justes bornes, il en ressort beaucoup d'édification pour les peuples dont la foi est nourrie par ces tableaux, pour ainsi dire, vivans.

On rapporte de quelques empereurs, comme de Charles IV, de Frédéric III et autres qu'étant à Rome, à l'office de la nuit de Noël, ils chantaient la 7e leçon, qui a pour texte les mots de l'Évangile: *Exiit edictum a Cesare Augusto*. Pendant ce temps, ils tenaient à la main leur épée tirée du fourreau et qu'ils brandissaient. Benoît XIV dit qu'aujourd'hui le pape bénit, en cette nuit, la couronne et l'épée ducales qu'il fait présenter à un prince, s'il y en a à la cérémonie, ou bien qu'il envoie à quelque personnage éminent

Après le chant de la prose *Latabundus* dont nous avons parlé et qu'on attribue à Saint-Bernard, chaque chantre venait baiser les pieds du Pape, en recevait une pièce de monnaie et une coupe pleine de vin de la bouche du pontife: *Copam plenam potione ex ore suo*.

En plusieurs églises, après l'office de la nuit de Noël et immédiatement avant le *Te Deum*, on chante la généalogie de J.-C. selon St.-Mathieu.

Une bulle d'Innocent III permet à l'évêque de Bethléem de dire le *Gloria in excelsis* à toutes les messes, en mémoire du cantique chanté par les anges, à la naissance de J.-C. dans l'étable de Bethléem. Cet évêque avait comme on sait, son siège dans la chapelle de l'hôpital de Clamecy, diocèse de Nevers.

L'étable de Bethléem était taillée dans un roc auprès duquel était une espèce d'hôtellerie commune pratiquée de la même manière dans les faubourgs de la ville de Bethléem. Cette hôtellerie pleine de voyageurs ne put recevoir Joseph et Marie qui furent forcés de se réfugier dans cette étable. C'est là que les pasteurs vinrent adorer l'homme-Dieu. Une tradition fort respectable dit qu'ils étaient au nombre de trois, et cela semble prouvé par une église bâtie à mille pas de Bethléem sous le nom des Trois-Pasteurs. Quant au bœuf et à l'âne dont on croit que le souffle réchauffait le divin enfant dans cette étable, Benoît XIV, de l'ouvrage duquel nous avons extrait ces curieux détails, ne considère pas leur présence dans ce lieu comme un fait improbable, et il cite plusieurs auteurs graves à l'appui de cette croyance, dont l'Évangile d'ailleurs ne fait pas la moindre mention. Les bornes de cet ouvrage ne nous permettant pas de plus longs détails, on peut consulter le traité des fêtes de ce savant et immortel pontife.

(Extrait de l'ouvrage inédit, intitulé: *Rational liturgique en forme de dictionnaire*, ou recherches historiques sur les sacrements, les fêtes, la hiérarchie, les édifices, etc.)

CORRESPONDANCE.

M. L'ÉDITEUR,

L'église de Terrebonne a offert aujourd'hui à la foule pieuse accourue dans son encinte un de ces spectacles pompeux dont la religion aime à favoriser ses enfans. Je veux parler de la célébration solennelle de la première messe de M. Leclère. Ce jeune prêtre, consacré la veille à Montréal, inspirait, par son air modeste et recueilli, de ces sentimens pieux qui élèvent l'âme et font aimer la religion et son sacerdoce. Parmi la sainte assemblée se trouvaient sa famille, où les vertus chrétiennes paraissent héréditaires, et de nombreux amis qui saluèrent de leurs vœux les plus ardens son entrée dans la carrière pénible mais glorieuse de l'apostolat. Qu'il fut attendrissant le moment où la voix du nouvel apôtre entonna le *Veni Creator*, cette hymne touchante de l'espérance du chrétien aux pieds du Dieu puissant et bon! A ce chant solennel, à la vue de cette pompe et de ces ornemens sacrés, de ce jeune prêtre humblement prosterné devant l'autel, où il va offrir son premier sacrifice, on se sentait saisi d'une indicible émotion; on croyait voir le ciel s'ouvrir à la puissance de la prière, entendre une voix qui disait: Marche et espère, car je suis avec toi. Ce fut au milieu de ces sentimens de pieuse confiance que commença et s'accomplit le saint sacrifice.

Un excellent chœur de musique rehaussa l'éclat de la cérémonie. Mais ce qui couronna dignement cette belle fête ce fut l'excellent sermon de M. O'Brien, l'ami d'enfance, le compagnon dans le Seigneur, comme il le dit lui-même, de M. Leclère. Il parla de la dignité du sacerdoce chrétien et de ses bienfaits dans l'ordre social. Châteaubriand dit de la Croix, qu'elle est le monument de la civilisation; le prédicateur le dit du sacerdoce. Et ces deux paroles sont également vraies et profondes. Sans jamais cesser d'être à la hauteur de son sujet, M. O'Brien en développa éloquemment toutes les richesses, et remplit tous les cœurs de respect, d'amour et de reconnaissance pour le bienfait divin du sacerdoce, la continuation et le complément du bienfait de la rédemption du monde. Il finit par une allocution touchante au jeune prêtre qu'il pressa de monter à l'autel afin d'offrir son sacrifice au Très-Haut pour le bon peuple qui le bénit, etc. Le *Te Deum*, ce chant sublime de la reconnaissance, termina la pieuse fête.

C'est ainsi que nous avons passé de délicieux instans dans notre modeste église de campagne, que rendait si belle l'auguste cérémonie; c'est ainsi que nous avons éprouvé de douces et pieuses émotions qui remplissent l'âme d'une affection sainte pour la religion, ses dogmes, son culte et ses ministres.

Terrebonne, 16 décembre 1842.

UN PAROISSIEN.

BULLETIN.

Nous continuons à donner aujourd'hui des extraits des journaux d'Europe qui n'ont pu trouver place dans notre dernier numéro.

À ce propos, nous prévenons nos lecteurs, que ne pouvant insérer dans notre journal une foule de nouvelles ou d'articles étrangers, aussitôt que semblerait l'exiger leur importance, vu le cadre étroit d'une feuille semi-hebdomadaire et le grand nombre de journaux qui nous arrivent à la fois, nous sommes souvent forcés de faillir à l'opportunité d'une nouvelle ou d'un article, dont nous ne voulons cependant pas priver le public. Nous espérons que nos lecteurs comprendront ces embarras, et qu'ils nous accorderont toute la latitude et toute l'indulgence nécessaires en ces occurrences.

La santé du Gouverneur était, aux dernières dates, dans un état désespérant. S'il en était tenu encore, nous serions de l'avis qu'exprime un correspondant de l'*Aurora*, qu'on publiât un bulletin de la santé de Son Excellence et du traitement qu'on lui fait subir. Il n'est pas impossible qu'on puisse aviser ses médecins, tout hommes de science que nous les supposons, et d'ailleurs l'intérêt que prendrait le public à ces nouvelles qui l'intéressent à un si haut degré, serait un motif suffisant à cette détermination.

L'*Aurora* de mardi contient un article politico-religieux pour lequel nous la remercions. Elle refute victorieusement les misérables attaques des ennemis de notre origine, de nos constitutions et de notre religion, et établit avec toute l'évidence de la vérité les titres à l'estime, au respect, à la reconnaissance que possèdent notre nationalité, notre origine, notre clergé et notre religion. Il est très-désirable que la presse de ce pays s'unisse de plus en plus dans l'accord de justes et généreux sentimens, et prenne hautement la défense du catholicisme, la base la plus solide des gouvernemens et des vertus sociales, et que l'on ne peut séparer, en ce moment surtout, de la cause nationale.

Le *Canadien* du 19 décembre rend compte d'une assemblée tenue la veille à la chapelle de St. Roch, sous la présidence de M. le Curé, pour aviser aux moyens de soulager les pauvres. On y résolut de faire un appel à la bienfaisance, dont on chargea un comité de douze membres. Cette démarche est des plus louables et des plus opportunes dans cette saison où se rêvelent aux yeux tant de souffrances et de misères. Elle sera un nouveau démenti donné aux accusations du *Herald* de laisser mourir de faim nos pauvres. Les gens du *Herald* savent aussi bien que nous (et cette pensée est un supplice pour leur fanatisme), que nous avons le monopole de la charité, du dévouement de toutes les œuvres saintes qui n'ont leur récompense que dans les bénédictions des âmes bien-nées et dans les trésors de l'éternité.

Dans le même No. le *Canadien* annonce le prospectus d'un nouveau journal, qui doit être édité le mois prochain par le Maj. Richardson: il accompagne cette annonce de réflexions pleines de raisons et d'appropriés, et qui serviront d'excellent commentaire, mais non de passe-port, au nouveau journal *loric*. Celui-ci vient avec toute la brusquerie et l'audace d'un soldat déclarer la guerre à l'administration actuelle, et commence, comme le philistin, à jeter l'insulte avant de combattre. Cette allure militaire peut avoir sa place quelque part, peut-être,